JEAN RICHEPIN 1849–1926

Pour les victimes des Gothas

Merci, musicien français, voix du génie,
Berlioz, qui dans cet océan d'harmonie
Viens de rouler nos cœurs au fracas de tes flots !
Quel poème, fût-il écrit tout en sanglots,
Traduirait comme toi, nous prenant aux entrailles,
Paris en deuil devant de telles funérailles ?
Quels mots pourraient valoir l'ouragan de tes sons
Pour exprimer le cri d'horreur et les frissons
Dont nous sommes encor secoués jusqu'aux moelles
Contre ces crimes qui, du pays des étoiles,
S'acharnaient sur Paris visé traîtreusement
Comme si tout l'enfer planait au firmament ?
Quel verbe enfin, après la diane de cuivre
Que tu sonnes pour ceux qui sont prêts à revivre
Dans l'éternel repos du divin flamboiement
Quand ils ont pu mourir joyeux et saintement,
Quel verbe exalterait nos défunts lamentables,
Obscur troupeau jeté dans tes noires étables,
O Mort, et qui, hagard, fou, l'âme hors de soi,
Y tomba sans savoir ni comment ni pourquoi ?
Heureux qui lutte encor sous le sort qui l'écrase !
Son martyre, qu'il sent, lui devient une extase.
Mais ceux-ci, mais les pauvres morts que nous pleurons,
Quelle nuit dans leurs yeux, quel vide sous leurs fronts.
Quand tout leur sang coula par mainte brusque entaille
Qui les assassinait si loin de la bataille !
Car, eux, que nul n'avait à craindre, ils n'étaient point
Des soldats glorieux et frappés l'arme au poing,
Des héros s'exposant aux coups qu'ils pouvaient rendre,
Mais des gens sans défense, et qu'on venait surprendre
Dans leur sommeil, des vieux, des femmes, des petits,
Des malades, au creux de leur couche blottis,

Et jusqu'à des blessés, jusqu'à leurs infirmières....
Et voici que soudain, aux sinistres lumières
De l'incendie, au choc des engins explosant,
Dans des remous de fer, de feu, de gaz, de sang,
Ils sont happés, tordus, déchiquetés !.... O rage !
Les mots défaillent pour le dire, votre ouvrage,
Immondes ouvriers, vainqueurs dans ce duel
Dont le coup de Jarnac déshonore le ciel !
Mais non, non ! Ce n'est pas une victoire, certe.
N'en cueillez point la palme. Elle est rouge, et non verte.
L'histoire ne saurait en fleurir votre écu.
Il en est souillé. Nous, oui, nous avons vaincu !
Le nom d'une victoire, une vraie, il s'incarne
Dans la Somme, l'Yser, Ypres, Verdun, la Marne ;
Et Paris bombardé d'un crime aérien,
Auprès de ces noms-là compte pour moins que rien.

Le verbe ici reprend ses droits. Qu'il en profite !
Qu'il dise à haute voix combien fut déconfite
L'espérance qu'avaient ces meurtriers hideux,
Et combien, bombardé, Paris se moque d'eux !
Qu'il le dise, en hommage à ces tristes victimes,
Et qu'avec notre horreur aux frissons légitimes
Il dise notre haine et notre fier mépris
Des brutes qui voulaient terroriser Paris !

Car le voilà, le but de leur scélératesse :
Faire peur à Paris ! Mais qui l'a fait ? Quand est-ce ?
Pas plus eux que personne, et pas même Attila.
La bergère qui sut l'arrêter, celui-là,
Et dont l'humble houlette effeuilla sa couronne,
Paris n'a pas cessé de l'avoir pour patronne ;
Et l'Attila nouveau qui nous brave aujourd'hui
Peut voir qu'elle est toujours debout, là, devant lui.
Son sourire, Paris en a fait son emblème.
Elle le symbolise. Elle est un peu lui-même.
Ce Paris que souvent le monde a méconnu,
Mais qui se connaît bien, lui, le vieil ingénu.

Elle pleure ses morts, certes, notre bergère ;
Elle souffre, le cœur lourd ; mais sa voix légère
N'a pas un tremblement, kaiser, écoute-la,
Pour te parler ainsi qu'à l'autre elle parla.
Son sourire est un rais de soleil dans des larmes,
Et la plus invincible encore de ses armes.
Aussi, même devant ces monstrueux trépas,
Elle sourit en te disant : « Passeras pas ! »
Ah ! ce sourire seul, et rien qu'avec le geste
Qu'il souligne, ô Paris, tu le comprends de reste,
Et mieux qu'un cri de haine, il calme ta rancœur
Contre l'affreux bourreau qui se crut ton vainqueur,
Aux yeux du monde entier il affirme et proclame
Qu'en mutilant ton corps on n'atteint pas ton âme,
Qu'elle reste sereine au plus fort des dangers,
Et que nos morts, nos pauvres morts seront vengés,
Qu'ils auront pour revanche et pour gloire et pour fête
L'heure où la Barbarie, au vent de la défaite,
Sous le poids de tous ses attentats expiés,
S'écroulera devant ton autel, à tes pieds,
O grand Paris, toujours digne de ta patronne,
Toi que l'humanité tout entière environne
De ses respects, de ses tendresses, de son cœur.
Toi qui te dois, et qui lui dois, d'être vainqueur,
Afin qu'après la guerre infâme elle l'achève
Son long pèlerinage et vers son dernier rêve,
Le beau rêve de paix entre tous les humains,
Et qu'elle y trouve encore au tournant des chemins
Comme le seul flambeau qui vraiment les éclaire,
Ton sourire, ô Paris, pour étoile polaire !